DE JOUR EN JOUR

LES PARISIENS EN VACANCES

(vus par Plus)

Florelle aux courses et Léon Volterra à la table de jeux

D'Écho en Écho

Sus aux sangliers !

On a annoncé que le décès de la duchesse d'Uzès ayant créé une vacance dans le corps des lieutenants de louveterie, le baron James de Rothschild allait revêtir la tenue bleue à boutons d'or et le képi bleu à soutache noire.

Mais le baron James de Rothschild est le lieutenant de louveterie d'Etampes depuis quelque dix ans et le fief de chasse de feu la duchesse sera simplement ajouté au sien.

— Il ne doit plus y avoir beaucoup de loups dans la forêt de Rambouillet, direz-vous.

Certes, il y a beau temps qu'on n'en a vu la queue d'un. Mais le lieutenant de louveterie doit veiller à la destruction des animaux nuisibles de toutes sortes sous la direction des Eaux et Forêts, et la forêt de Rambouillet ne manque pas de sangliers.

Les vaches maigres

Les temps sont durs et l'on s'en rend compte à quantité de petits événements parisiens.

Hier, place Clichy, une magnifique voiture avançait lentement et les gens la regardaient curieusement. Elle ne différait pourtant pas des autres. Il y avait seulement un petit drapeau et un compteur. La splendide auto était transformée en taxi.

Un jeune homme la conduisait qui ne semblait pas très habitué à ce rôle de chauffeur de taxi, et son costume, très chic, ne répondait pas à cet emploi.

Il roulait à vide. Il semblait que personne n'osât monter dans sa voiture...

Un précieux manuscrit

Le musée de Marbach, musée national de Schiller, vient de s'enrichir d'un curieux document manuscrit : il s'agit d'une farce de Schiller qui a pour titre *Je me suis fait raser.*

On connaît Schiller comme poète, dramaturge, auteur d'œuvres sur l'esthétique; on le connaît moins comme auteur de farce. Il est vrai que celle-ci fut composée en 1787, pour l'anniversaire d'un de ses amis du nom de Körner et qu'elle ne fut imprimée qu'en 1862.

Dans les œuvres complètes du poète, elle figure sous le titre de : *Körners Vormittag* (Matinée de Körner).

Une croix bien placée

Dans la toute récente promotion du ministère des Pensions, nous relevons, au titre de chevalier de la Légion d'honneur, le nom de notre ami Mᵉ Marcel Bloch, avocat à la Cour de Paris, et aveugle dès sa plus tendre enfance.

Cette haute distinction consacre les nombreux services que cet homme de grand cœur rend à tous ses compagnons d'infortune.

Une de ses plus belles œuvres est cette grande école qu'il a créée en France pour la rééducation et la réadaptation des aveugles de guerre qui ont trouvé en lui un ardent protecteur.

Président d'honneur de l'Union des jeunes avocats, Mᵉ Marcel Bloch est, en outre, un bel écrivain qui a étudié, dans *Evasion*, avec une émouvante lucidité, son propre cas douloureux et magnifique.

Il y a cent ans...

Le *Pourquoi-Pas ?* est arrivé à Reykjavik. Et le docteur Charcot, qui le commande, a déclaré entre autres choses que les conditions météorologiques étant favorables, il lui avait été possible de reconnaître de très près l'île de Blosseville, découverte il y a tout juste cent ans.

Blosseville, Rockall, Jan-Mayen, l'île aux Ours, autant de terres désolées et inhabitées, presque inabordables et autour desquelles gronde en tourbillons redoutables la grande houle de l'Atlantique-Nord.

Jules-Alphonse-René Poret, baron de Blosseville, le navigateur et géographe français qui donna son nom au premier de ces quatre rochers déshérités, ne devait pas survivre à sa découverte.

Ce Rouennais, qui s'était déjà illustré à 24 ans par ses travaux hydrographiques à l'embouchure de la Seine et sur les côtes du Cotentin, ainsi que par un voyage d'exploration en Indochine et en Chine, avait reçu en 1833 le commandement de la *Lilloise*, sur lequel il comptait dresser l'hydrographie des côtes orientales du Groenland.

Au mois d'août 1833, après avoir rempli une partie de sa mission, il vint relâcher à Reykjavik... comme vient de le faire le docteur Charcot.

On signala encore la *Lilloise* sur les côtes nord-est d'Islande; et puis plus rien...

Comme Guilbaud, comme Amundsen et leurs infortunés compagnons du *Latham*, perdus probablement dans les mêmes parages alors qu'ils volaient à la recherche de l'*Italia* du général Nobile, Blosseville et sa *Lilloise* ont disparu dans les brumes mystérieuses ou sous la banquise de l'Océan Glacial, voici un siècle.

Mais le *Pourquoi Pas ?* vieil « habitué » des mers arctiques, ne saurait craindre pareil sort. Les « estivants » de la Côte d'Emeraude verront bientôt ce beau « baleinier » doubler Cézembre et le môle des Noires en reconstruction pour aller s'amarrer dans le bassin de Saint-Servan-sur-Mer, où il hiverne chaque année.

Septembre à La Baule

sera le mois le plus *gai*,
sera le mois à la *mode*,
sera le mois *idéal*.

Hermitage Hôtel, conditions agréables.

LE DÉMON DE MIDI.

De Paris à Paris

NAISSANCES

— Le capitaine *R. Trutat* et Madame, née Chantal Castillon du Perron, sont heureux de faire part de la naissance de leur fille *Sylvie*.

— M. *Raoul Audren de Kerdrel* et Madame née d'Herbais de Thun, sont heureux d'annonce la naissance de leur fils *Olivier*. — Ismaïlia, 16 août 1933.

— Le comte *Joseph d'Hérouville* et la comtesse, née Darodes de Tailly, sont heureux de faire part de la naissance de leur fils *Bruno*. — Le 23 août.

— M. *François Bréguet* et Madame, née Aliette Flandin, sont heureux d'annoncer la naissance de leur fils *Arnaud*. — Paris 17 août.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. *Georges Feray*. Il était le frère de M. Guillaume Feray et de M. Jacques Feray. La date des obsèques sera fixée ultérieurement.

— De M. *Gustave Hochstetter*, à Mulhouse. Ses obsèques ont eu lieu dans l'intimité.

— Du colonel *Ordioni*, survenue à Auxerre.

Pour les insertions dans le « Carnet Mondain », s'adresser à l'Office de Publicité de « Paris-Midi » et « Paris-soir », 25, rue Royale, et à l'Office Spécial de Publicité, 29, boulevard des Italiens.

Aujourd'hui

239ᵉ jour de l'année : Saint Armand.
Soleil : lever, 5 h.; coucher, 18 h. 44.

Expositions et Grands Salons

Musée de l'Orangerie : exposition Renoir.

— Musée Galliera, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie : exposition de l'Art décoratif au théâtre et dans la musique.

— Au musée des Arts Décoratifs (107, rue de Rivoli) : exposition des gouaches de M. René Tourte : un architecte autour du monde.

— L'exposition de l'avion « Joseph-Le Brix » qui, avec le brillant équipage Rossi-Codos a battu le record du monde de la distance en ligne droite, en accomplissant un vol sans escale des Etats-Unis au Liban, est exposé pour quelques jours aux Tuileries, à partir du samedi 26 août, à midi. Cette exposition est organisée au bénéfice des caisses de secours de l'aéronautique.

Rossi et Codos seront aux Tuileries à 16 heures.

Cérémonie de la Flamme

A 19 h., la Flamme sacrée du Souvenir sous l'Arc de Triomphe sera ranimée par : U.N.C., sections d'Orly, Choisy-le-Roi et Thiais; U.N.C., section de la glacerie de Chantereine à Thourotte.

L'affiche de la loterie nationale

Pour répondre aux nombreuses demandes qui lui sont adressées, le secrétariat général de la Loterie nationale fait savoir que le comité chargé de choisir le modèle de l'affiche qui sera utilisée pour la publicité de la Loterie se réunira le mercredi 30 août.

Toutes les maquettes devront donc être remises au secrétariat général, 76, rue Bonaparte, au plus tard le 29 août au soir.

Les "camelots" de Paris ont acclamé, puis discuté la dictature

... du président des « démonstrateurs », M. Léon Axelroud

Une affiche avait, ces jours-ci, attiré mon attention dans un petit café où, d'ordinaire, se réunissent les camelots. On y lisait : *samedi, à 15 heures, assemblée extraordinaire de l'Association des démonstrateurs parisiens.* Suivait le lieu de la réunion : une brasserie de la porte Saint-Denis.

Je dois avouer, Parisiens mes frères, que, comme vous, j'aime les camelots et qu'il ne me faut pas moins d'une heure, à l'époque du jour de l'an, pour aller de la Madeleine à l'Opéra lorsque les bonimenteurs exercent leurs talents sur l'asphalte des trottoirs. Ils font tellement partie de la vie de Paris qu'il manquerait quelque chose si l'on ne pouvait parfois s'arrêter à leur bagout. Même les passants pressés leur sacrifient une halte furtive et ceux qui n'ont rien envie d'acheter prennent le temps de les regarder vendre aux autres.

L'assemblée extraordinaire de ces magiciens du commerce offrait une tentation bien grande. J'y fus.

Dans une grande salle, au deuxième étage, ils étaient environ deux cents, assis sagement devant des bocks. Beaucoup étaient venus avec des paquets, car l'esprit corporatif ne peut faire oublier — surtout un samedi après-midi — le travail sur les « coupés » et gratuitement, pour l'amour de l'art, ils se vantaient de table en table, les qualités définitives et indiscutables de leurs denrées.

Mais ce qui frappait, dans cette assemblée de gens qui font profession de vendre des boniments et de ne point avoir la langue dans leur poche, c'était leur calme. Il y avait beaucoup moins de bruit que dans n'importe quelle réunion. Les démonstrateurs sort, dans la vie courante, moins bavards que les poètes. C'est bien leur tour.

Les démonstrateurs ont de la chance: ils ont M. Axelroud. M. Axelroud est président de leur association. Il ressemble un peu à Sacha Guitry et il a l'âme de Mussolini. M. Axelroud est le dictateur des camelots. Il est assez jeune pour avoir de l'audace et il a assez de poids pour ne pas manquer d'autorité. Il est, de plus, fort intelligent et si son langage n'est pas conforme aux règles académiques il exprime avec plus de clarté peut-être qu'un immortel ce qui a besoin d'être exprimé.

On se doute un peu que cette dictature n'est pas sans peser à certaines échines et le calme qui m'avait surpris au début de la séance fit peu à peu place à une discussion passionnée. C'était sans doute s'éloigner des débats et l'on parla beaucoup pour ne rien dire : on se serait cru alors dans une réunion politique.

Ce qui, au milieu de ces discussions tangentes, apparaît le plus clairement, c'est que les démonstrateurs — qui ne veulent pas être confondus avec les camelots — paient une patente qui ne leur accorde pas le droit d'exercer leur métier. La patente est une imposition communale. Les démonstrateurs parisiens, s'ils sont tolérés dans la capitale, à certains moments, ne sauraient prétendre à une vie légale. C'est contre ce paradoxe qu'ils s'élèvent.

Mais il est, parmi eux, des sages et le dictateur n'est pas le moins habile. Ennemi de la politique brusquée il conseille la patience, la progression par étapes. Le mot de tolérance ne lui écorche pas la bouche ; il l'admet ; et son désir est de la voir s'étendre plus souvent à ses compagnons au cours de « semaines » de vente et aux abords des sorties de métro, voire dans certaines mairies...

Mais il y avait, hier, quelques défections. Comme il est juste que ceux qui bénéficieront des efforts faits pour la corporation participent à la préparation du plan de campagne. M. Axelroud eut une phrase décisive :

— Ceux qui ne se seront pas « mouillés » ne seront pas de la « commande » !

Je vous le disais, ce n'est pas très académique, mais comme c'est clair !

— *Jean Barois.*

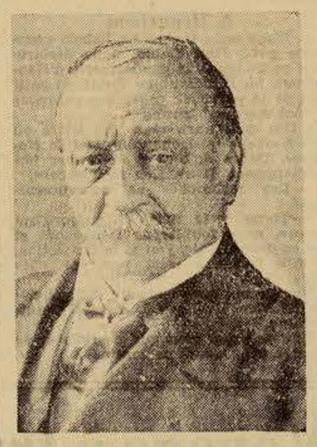
Courteline, qui railla les sociétés « d'amis de grands hommes » a désormais la sienne

... Mais ceux qui l'ont fondée furent vraiment ses familiers

Les Sociétés d' « Amis » de grands hommes ne manquent guère. Il s'en fonde une tous les quinze jours.

Leurs animateurs, assez souvent, sont plus soucieux d'y servir leur propre publicité que les mémoires plus ou moins illustres qu'ils feignent de vouloir honorer.

Mais la Société des « Amis de Courteline », qui vient de se constituer afin



Georges Courteline

d'établir un lien entre les nombreux admirateurs de l'auteur de *Boubouroche* par des réunions régulières, par des manifestations et des cérémonies rappelant et éclairant son œuvre et sa vie, n'est pas de celle-là.

Le bureau de ce groupement est, en effet, composé d'anciens familiers de Courteline qui ne recherchent pas, là une renommée qu'ils ont déjà.

— Le président d'honneur de la Société des « Amis de Courteline » est M. Léon Hennique, de l'Académie Goncourt, nous déclare M. André Dumas, qui est le trésorier de la Société et avec lequel nous avons bavardé devant deux bocks dans le petit café fameux du square d'Anvers où Courteline venait si souvent jouer à la manille et observer les hommes.

— M. Emile Fabre, l'administrateur de la Comédie-Française, présidera notre Société. Nous nous réunissions souvent avec Roland Dorgelès, José Théry le docteur Delaunay, André Mycho, Hugues Delorme et Arthur Bernède — qui complètent le bureau — pour dîner avec Mme Courteline et nous parlions de notre cher disparu. Et nous nous retrouvions chaque année sur sa tombe, au Père-Lachaise.

» Nous nous sommes décidés à transformer ce dîner intime en un grand déjeuner qui réunira une fois par an tous les amis de Courteline et à fonder la Société.

» Et pourtant, ajouta M. André Dumas en souriant, Courteline avait horreur qu'on le prenne pour un grand homme. »

Mais le poète du *Premier Couple* ajoute aussitôt :

— Courteline n'aurait pas aimé non plus, il faut bien le dire, qu'on lui dénie « le petit talent » qu'il se connaissait.

» Je le trouvais presque tous les soirs en train de lire Victor Hugo pour qui il avait la plus grande ferveur. Il admirait particulièrement *Les Trouvailles de Gallus* et il ne fut jamais aussi heureux que le jour où l'ouvrage de Victor Hugo fut représenté à la Comédie-Française.

» Pendant l'entr'acte, un fâcheux crut faire plaisir à notre grand homme en lui déclarant :

» — Ça ne vaut pas du Courteline !

» — C'est bête, bête, mais bête de dire des choses comme ça, s'écria-t-il sincèrement furieux.

» Car Courteline était la simplicité même et le plus fidèle des amis. » — *Jacques Brissac.*

TOUT PARIS HORS PARIS

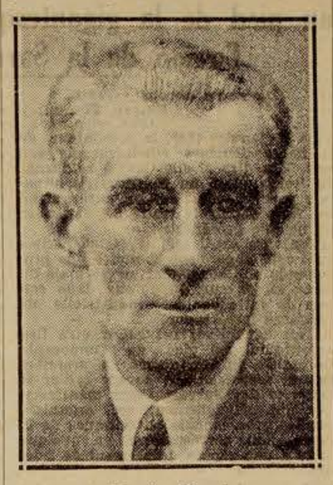
Maurice Ravel, au Touquet, s'intéresse aux sports hippiques et au chant des oiseaux

De l'« Heure Espagnole » au « pas espagnol »

Le Touquet, août.

« Ici, écrivit jadis Claude Anet, tous les Anglais jouent au golf, tandis que les Français montent à cheval. » Raccourci un peu bref, mais qui ne peut être nié, car au Touquet, ceux-là même de nos compatriotes qui ne montent pas à cheval, s'intéressent aux sports hippiques.

Ainsi, le compositeur Maurice Ravel, que j'ai surpris, l'autre jour spectateur attentif d'un gymkhana équestre, au nouveau club hippique, inauguré il y a peu de temps, et qu'ont déjà visité une grosse de Parisiens de marque.



Maurice Ravel

Car les personnalités mondaines, de passage au Touquet, ont été extraordinairement nombreuses ces derniers jours ; Grand Duc Dimitri, duc d'Ayen, marquis d'Havrincourt, comte et comtesse Ph. de Ségur comte de Gouvion-Saint-Cyr, attirés par le tir aux pigeons, baron Edouard de Rothschild, Guy de Rotschild, comte l'Hermite, prince de Polignac, comte et comtesse de La Tour, comte de La Chapelle, E. Veil-Picard venus pour le Grand Prix des Courses, en passant par la duchesse de la Trémoille la baronne Thiery, qui monta au concours hippique, la comtesse de Chateaubriand très intéressée par le casino, Lady Astor, membre féminin le plus notoire de la Chambre des Communes, et M Strauss, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, sur qui je m'arrête, pour ne pas continuer cette liste pendant une colonne.

Mais revenons au nouveau Club hippique :

Frère cadet du club de l'Etrier de Paris, ce club hippique du Touquet est présidé par M. Hollier Larousse, que sa barbe souriante désigne pour ces fonctions.

On y fait d'abord, et assez naturellement, du cheval, dans son manège couvert et sur sa piste d'obstacles, coupée à travers une broussaille dont les cavaliers émergent, pour y disparaître à nouveau aussitôt, à chaque saut. On papote aussi à son club-house, conçu dans une note rustique amusante par l'architecte Quetelart. Enfin il s'y donne périodiquement des fêtes, car à quoi servirait, sans cela, je vous le demande, un club de ce genre ? Un drag a lieu le jeudi, un rallye, avec parcours de cross, tous les samedis matin, et le mardi après-midi, il y a gymkhana.

C'est au premier de ces gymkhanas que j'ai rencontré M. Maurice Ravel.

Il y assistait avec M. et Mme Edouard Champion, qui est Américaine de naissance ; M. Pollet Ternynck président du Club des Habits Rouges; le comte Albert de Béarn ; Miss Vivian Dixon nièce de l'ambassadeur Strauss ; M. Léon Tacquet, dont un cheval gagna l'an dernier le Grand steeple d'Auteuil; la comtesse Pardieu; le général Buyant, commandant la troisième brigade de cavalerie de Paris (qui eut la coquetterie de se faire battre, en diverses épreuves du concours hippique par plusieurs de ses jeunes officiers) ; Mrs Frank Coats, trois douzaines d'autres jolies femmes et autant de gentlemen riders en culottes de cheval.

— Vous ici, demandai-je au compositeur, que nous préparez-vous ? Un nouveau Bolero *? Un autre* Concerto*? Ou un nouvel opéra-comique ?*

— Je ne suis pas venu au Touquet pour y travailler ; si j'en avais eu l'intention, j'en serais complètement incapable. Je m'y abandonne uniquement au plaisir de vivre.

— Alors, pas de nouvelle Heure Espagnole *en préparation ?*

— En fait d'Espagne, constatez vous-même, que je ne m'intéresse, en ce moment, qu'au « pas espagnol »...

.. Est-ce croyable ? Pas de musique du tout ?

— Uniquement le chant des oiseaux, que j'entends le matin dans les arbres voisins de la fenêtre de ma chambre. Quels compositeurs !

M. Maurice Ravel est descendu chez ses amis, M. et Mme Meyer, à la Villa « Floride », toute voisine du Casino de la Forêt — où on ne l'a d'ailleurs point vu encore jusqu'ici.

Je lui demande ses autres impressions touquettoises.

De la main Ravel me désigne la vue dont nous jouissons depuis la terrasse du club : Au premier plan une plaine de broussailles basses, encadrée, à droite et à gauche, des futaies de pins, entre les fûts desquels se devinaient les toits de tuiles rouges de quelques villas. Et, à l'horizon, à un deux ou dix kilomètres (l'extrême impidité de l'air abolissant toute notion de distance) une chaîne de dunes grandioses, les unes dénudées jusqu'au tragique, les autres couvertes de joncs des sables, ondulant en vagues molles sous le vent du large.

— C'est vraiment beau, remarqua Ravel.

— Certainement...

— Animez-vous un peu, voyons ! Dites-moi au moins que cela vaut le déplacement..., comme parlent les guides Cook... — Maurice Leclercq.

LE CONTE DE MIDI

Une galante aventure

— ...Non, Jeanne, je ne t'en veux pas...

Monique tendit à Jeanne son étui d'écaille blonde et alluma une cigarette.

De la terrasse où elles prenaient le thé, elle contemplaient la Grande Bleue, et entendaient le Hot-Jazz.

— ...T'en vouloir ? Pourquoi ? Nos vies ont été parallèles, puis ont bifurqué. C'était inévitable. Tu étais une jeune fille millionnaire, j'étais une jeune fille sans fortune. Ton mariage avec François Dépot, richissime industriel, coïncida avec la mort de mes parents qui me laissaient seule à vingt ans. Tu fus entraînée dans un tourbillon d'obligations et de plaisirs mondains, et moi je fus prise par une vie de travail, envoûtée par un grand amour. Tu fus une fidèle épouse. Je fus une amante fervente. Tu avais pu rester fidèle aux principes de notre monde et j'avais dû m'en affranchir... Voilà les causes de la bifurcation. Nous n'y pouvons rien.

» ...Aujourd'hui, tu es un peu moins riche. Je le suis un peu plus. Nous nous retrouvons, à la croisée des chemins, dans ce Palace, et nous voilà, l'une près de l'autre, comme naguère au lycée. Tu est toujours l'épouse heureuse d'un excellent mari. Je suis séparée par la mort de l'homme que j'aimais...

» Cependant, tu m'avoues que ton bonheur est monotone et que tu mesures sans plaisir la longueur de ta vie vertueuse. Tu veux t'évader de ta tranquillité t'écarter de la voie droite... Imprudente ! Moi, je ne veux rien que mes souvenirs. Nous ne suivrons jamais longtemps la même route, nos rêves sont trop divergents.

» ...Alors quand tu m'as vue hier sur la plage, tu m'as reconnue tout de suite et comme je t'ai souri, tu as pensé que je ne t'en voulais pas, tu es venue à moi et tu m'as présenté ton mari...

» Je venais de rencontre à ce moment André Cernay, un de mes amis de Paris. Tu désirais le connaître ? Il est sympathique à ton mari ? Tant mieux, nous pourrons nous promener tous ensemble sur cette côte enchanteresse. La voiture de Cernay est assez grande pour quatre.

» ...Il m'a suivie ici ? Non pas. Il est venu. C'est une nuance. Je te dirais certainement s'il était mon amant. Il ne l'est pas. Nous sommes de très bons amis. »

François Dépot avait, comme sa femme, des velléités de connaître une aventure galante. Il pensait qu'une femme qui a eu un amant est une femme facile, que Monique devait être aussi une femme discrète et qu'une petite aventure avec elle lui plairait infiniment.

Un matin il entraîna Monique dans une promenade du côté des jardins de roses. Il lui murmura un aveu bien senti et sollicita la faveur d'un rendez-vous amoureux par une de ces belles nuits méditerranéennes... Cependant qu'il parlait, le soleil dardait ses rayons sur la mer indigo. Le soleil, dans certains pays est Roi, dans d'autres, il est provocateur de libertinage. A ce moment, il grisait Monique comme du champagne, si bien qu'elle eut soudain une idée pharamineuse et répondit à François :

— Je vous attendrai dans ma chambre, cette nuit, mais je tiens à préciser certaines conditions...

Il asquiesça. Il ne doutait pas qu'elle sut mieux que lui conduire l'aventure.

— Toute lumière sera éteinte pendant le temps que durera votre visite, dit-elle. Ni vous ni moi ne prononcerons une parole. Vous me quitterez avant le jour. L'aventure n'aura pas de lendemain. Conditions acceptées ? Alors, à cette nuit...

Monique alla trouver Jeanne et lui dit :

— Figure-toi qu'André Cernay vient de me faire une déclaration. Il a été si pressant que je lui ai promis de le recevoir dans ma chambre cette nuit, cette nuit seulement. J'ai fait ces conditions: Silence de part et d'autre, lumière éteinte, séparation avant le jour... Mais depuis, j'ai réfléchi. Je ne veux pas faire cette folie. Alors je pars pour vingt-quatre heures.

— Pourquoi me dis-tu tout cela ? demanda Jeanne.

— Parce que, d'après les conditions posées, une autre femme pourrait me remplacer dans l'aventure. Cette femme là vivrait une nuit prodigieuse. André est certainement un artiste en amour.

— Tu es folle ?

— Je plaisante, reprit Monique, mais comme je pars je te donne la clé de ma chambre, tu la remettras demain au tableau.

Jeanne répéta :

— Tu es folle !!... et cependant elle prit la clé que Monique lui tendait.

— La clé du Paradis... pensa Monique, puis elle s'en fut à la recherche de Cernay après avoir donné un coup de téléphone à une amie des environs.

— Savez-vous, dit Monique à Cernay, que mon amie, Suzanne Varna, vient de me téléphoner pour nous inviter, vous et moi, à dîner ce soir et comme ce serait difficile de revenir cette nuit, elle nous offre l'hospitalité jusqu'à demain. Nous reviendrons pour déjeuner.

Le lendemain, quand André et Monique pénétrèrent dans la salle du restaurant, François et Jeanne étaient au dessert. Monique n'eut aucun doute sur la réussite de l'aventure. Les yeux des coupables s'éclairèrent à l'entrée des voyageurs.

Monique invita André à partager sa table.

Elle commença à manger du caviar et dit :

— Voyez-vous cette flamme dans les yeux de François et de Jeanne ?

— Bigre; ils ont l'air « allumés » en effet.

— Eh bien, mon ami, c'est la flamme de l'adultère.

— Non ?

— Oui, André.

— Pour lequel ? car j'imagine...

— Pour les deux.

— Bah !

— Cette nuit, ô nuit d'amour, vous avez été l'amant de Jeanne et je me suis donnée à François...

— Qu'est-ce que vous dites ?...

André eut un regard expressif sur la bouteille de Bourgogne qu'il avait commandée.

— Non, mon cher, dit-elle, je ne suis pas sous l'influence du « Meursault 1924 ». Ecoutez plutôt.

Elle lui conta l'aventure. Il rit.

— Ces sages ont découvert l'adultère sans se « cocufier » c'est fou !!

Jeanne et François ayant fini de déjeuner passaient près de la table d'André et de Monique. Ils s'arrêtèrent un moment. Ils semblaient anxieux.

Monique dit tout à coup :

— Figurez-vous que, Cernay et moi, sommes allés, hier, chez les Varna et nous revenons seulement...

André et Monique n'osaient pas rire devant l'effarement des coupables.

Ceux-ci se disaient : « C'est pour créer un alibi... »

Cependant ils flairaient autour d'eux une étrange aventure et juraient *in petto* qu'on ne les y prendrait plus.

Emilienne CHARDON.

LES JOURNAUX

Un bilan

La presse de ce matin s'attache à dégager la portée des travaux de la Conférence de la IIᵉ Internationale.

Où en est le parti socialiste français? Il est devenu un parti nègre-blanc, disent les uns. Certains n'hésitent pas à proclamer que pratiquement il a cessé d'exister.

Eléments destructeurs

Selon La Liberté, *la Conférence de la IIᵉ Internationale a été tenue pour donner satisfaction aux social-démocrates allemands, chassés de leur pays par Hitler.*

Incidemment, les champions des deux tendances de la Section française ont brisé quelques lances en champ clos.

Le « modéré » Marquet a battu Blum le bolchévisant.

Mais regardons les décisions votées, qui sont, paraît-il, modérées, elles aussi.

Elles « repoussent toute concession au nationalisme ». Elles dénoncent « la barbarie du régime capitaliste». Elles « s'opposent à tout renforcement de l'appareil belliqueux », et, en cas de guerre, elles réclament pour les internationales (y compris celle de Moscou) le droit de maintenir leurs relations de pays à pays, pour « travailler à la cessation aussi prompte que possible des hostilités ».

Ainsi, M. Renaudel et ses camarades dissidents ont beau reconnaître à contre-cœur le « fait nation » : ils ont beau se refuser aux génuflexions devant les textes sacrés du marxisme : ils demeurent internationalistes et antimilitaristes.

Entre eux et les Zyromski ou les Marceau Pivert, aucune différence.

Ils restent, les uns comme les autres, des éléments destructeurs.

Palabres

Il faut bien avouer que ces palabres n'intéressent plus grand monde en dehors des professionnels qui en vivent, écrit A. A.-P. (Les Débats) :

Le socialisme classique n'est plus en progrès. Les jeunes générations s'en désintéressent comme d'une vieillerie. Et il est certain que cette phraséologie impitoyable, qui donne aux résolutions votées un air de l'autre monde, décourage les bonnes volontés. Les rédacteurs de ces documents portent la cravate de Dupont de l'Eure. Ils se croient forcés de délayer leurs lieux communs en périodes sacramentelles. Pour dire que le capitalisme a fait son temps, ce qui paraît plat et banal, on dira que « le capitalisme place sa propre destruction... à l'ordre du jour de l'histoire », ce qui, évidemment, est plus original. On parlait ainsi à la Convention, les jours où l'on n'avait rien à dire.

Inquiétudes

Ce ne sont pas les thèses extrémistes qui ont triomphé à la Conférence de l'Internationale, note Gallus (Intransigeant) :

Une grande modestie, fille d'une grande inquiétude, est venue à tous les délégués, ou, du moins, au plus grand nombre. Seul un petit groupe d'inflexibles, une vingtaine, s'est rallié autour de M. Zyromski, lequel réclame l'union avec les communistes et le recours aux moyens purement révolutionnaires. Sur le désarmement, M. Léon Blum s'est abstenu, ce qui est au moins singulier. Mais le leader socialiste se sent dépassé par les faits. En vain essaie-t-il de parler et de penser comme s'il y avait encore une Internationale effective, comme si le socialisme n'avait pas disparu de Russie, d'Italie et d'Allemagne. Il sait bien que, si une guerre éclatait, les ouvriers de ces trois pays seraient incapables de s'y opposer.

Double sens

La Conférence n'était pas un Congrès, précise Léon Blum (Populaire) :

Elle avait été convoquée pour dégager des opinions, et des courants d'idées non pour « résoudre ». La plupart des délégations n'étaient pas munies de mandats précis de leurs partis ou de leurs Congrès nationaux. Cependant, comment se séparer sans rien dire ? L'Internationale est entourée de spectateurs hostiles qui eussent traduit silence par impuissance ou par division. La Conférence s'est arrêtée au système que quelques-uns de mes amis et moi-même avions été d'accord pour recommander dès l'abord. Elle a énoncé un programme d'action positive, d'action urgente, répondant aux problèmes politiques les plus pressants posés par la victoire hitlérienne en Allemagne, les éléments de ce problème étant principalement empruntés aux propositions de la délégation anglaise. Elle l'a fait précéder, l'autre part, par une explication, par une motivation d'ordre doctrinal qui rattache ainsi l'action immédiate aux notions générales et permanentes du socialisme. Tel est le double aspect de la « résolution » rédigée par Otto Bauer.

L'Internationale de la frousse

J. Debu-Bridel est catégorique (Ordre) :

Entre le communisme et le fait nation, il n'y a pas d'intermédiaire : le pseudo-internationalisme national des Marceau Pivert et des Léon Blum, comme le pseudo-nationalisme international des Renaudel et des Marquet sont condamnés à disparaître à plus ou moins brève échéance. Les images menaçantes de Mussolini, de Ramsay MacDonald, de Staline, d'Hitler hantent les pensées des pontifes de tous les politiciens socialistes. Ils peuvent traiter Hitler de « dément », Goebbels de « dégénéré », Mussolini « d'assassin », MacDonald de « traître », Staline de « brigand asiatique », ils n'en ont pas moins été vaincus sans gloire et sans honneur par ces hommes qu'ils insultent pour cacher leur commune épouvante. Le congrès qui vient de se terminer si piteusement, c'est l'Internationale de la frousse, c'est l'agonie sans grandeur des épaves, des débris d'un parti, jugé et condamné partout. Nous n'avons rien à en attendre du point de vue national et social, qui seul nous intéresse. Les querelles de la IIᵉ Internationale sont parfaitement vaines, « Laissons les morts enterrer les morts ».

Un échec

Le vote final a été un échec pour M. Léon Blum dont l'étoile pâlit parmi les siens, estime Figaro :

Nos soixante et un dissidents, qui, ne l'oublions pas, restent tout socialistes, continuent leur campagne d'Avignon et de Paris. Leurs orateurs se font écouter par leurs critiques brutales et fondées, envers les errements du Parti ; par leur mépris de la tradition, leurs appels aux jeunes, aux classes moyennes. Leur indiscipline contribue à leur succès. Ils étonnent, car ils promettent du nouveau, n'en fût-il plus au monde anticapitaliste.

Tout en se maintenant dans le cadre International de la S.F.I.O, ils acceptent — non sans réserves — le principe de la défense nationale. La motion votée l'autre nuit au Palais de la Mutualité consent à ce qu'un pays envahi se défende. Mais ne pleurons pas de reconnaissance : elle maintient entre autre le droit pour le Parti de négocier avec l'ennemi, de tenir des conférences genre Kienthal et Zimmerwald.

Cependant, on attend encore le premier des actes qu'imposeraient les contradictions entre les doctrines nouvelles et les vieux principes classiques, si elles étaient aussi profondes que certains le prétendent. Un geste de rupture entre les nationalisants et les internationaux n'est même pas esquissé. Ceux-ci disent blanc, ceux-là noir. Mais ils s'entendent pour rester ensemble.

Bon sens

A-t-on bien pesé les termes de la résolution de la Conférence Internationale Socialiste sur le désarmement ? demande l'Ere Nouvelle :

Rien de plus intéressant ni de plus significatif.

Ce n'est un secret pour personne que nos socialistes de France eussent voulu la condamnation de ce qu'ils appellent « l'Union Sacrée ». Ils eussent souhaité que tous les pays, même les pays attaqués, fissent la grève contre la guerre.

Mais la crainte d'Hitler a provoqué un tel mouvement d'opinion que la majorité du Congrès s'est nettement prononcée contre le désarmement inconditionné contre la grève générale en cas de guerre. Le bon sens a triomphé, au Palais de la Mutualité, et il a triomphé en dépit de ceux qui s'imaginent que le désarmement général désarmera l'Allemagne.

Ce bon sens triomphant a manifestement conduit les congressistes à se rallier à la thèse de la sécurité à laquelle le désarmement doit se subordonner.

Idéal et réalité

Dans les motions qui ont été votées par l'Internationale socialiste, on a voulu surtout chercher des remèdes à la guerre, note le Quotidien :

En dépouillant du langage politique ces textes, on y trouve des vues qui, si elles étaient universellement adoptées pourraient soit maintenir la paix dans le monde, soit la rétablir à brève échéance.

Le boycottage de l'Allemagne... Le devoir des ouvriers de proclamer la grève générale dans le pays agresseur ou dans le pays qui refuserait de se soumettre à l'arbitrage de la S.D.N. et serait, en conséquence, considéré comme agresseur.

Oui...

Supposons ce remède appliqué. Il n'y a pas de nation dans le monde qui pourrait faire la guerre une semaine. A examiner les choses d'une manière idéale on peut donc considérer les solutions proposées comme parfaitement efficaces.

Le problème consiste à intégrer l'idéal dans la réalité.

L'action et la foi

Marcel Déat reproche dans l'Œuvre, à Léon Blum de prolonger indûment l'influence bergsonienne :

Je le lui dis en confidence : nous nous contrefichons de la « dialectique de l'histoire » et il y a belle lurette que nous avons rangé le bergsonisme dans la galerie des doctrines, ce qui constitue un assez bel hommage.

Cela dit, Léon Blum est assurément un homme de beaucoup de foi, nul n'y contredira. Et le socialisme a tout l'air d'être pour lui une religion dont il convient que les misérables réalités quotidiennes ne viennent ternir ni l'éclat ni la pureté. De sorte que, si notre foi à nous est inséparable de l'action, la sienne exige de n'y être point mêlée.

Quand on lui dit des choses de cet ordre, Léon Blum n'est point content, et le laisse transparaître, à travers ces articles quotidiens par quoi, depuis tantôt un mois, il essaye d'exorciser nos maléfices. Léon Blum prétend depuis quinze ans avoir été un homme d'action. Et, de son point de vue, il a raison, car l'exaltation de la foi est la plus haute des actions. Si bien que prière et contemplation valent tous les travaux et tous les combats.

Contre l'U.R.S.S.

Selon André Ferrat (Humanité), *la Conférence a ouvertement manifesté sa haine de l'U. R. S. S. :*

Ce courant était tellement fanatique, cette tendance était tellement aveugle que la conférence ne voulut même pas comprendre le sens véritable de la proposition des « gauches » Zyromski, Adler Nenni, qui préconisaient la manœuvre des « conversations » avec l'Internationale communiste pour mieux freiner le front unique à la base. C'est pourquoi ces propositions furent repoussées à une énorme majorité.

Pour tenter de se survivre, de se sauver comme apparence d'organisation internationale, le conglomérat social-fasciste était donc contraint d'adopter (avec l'apologie de Wels, avec le regroupement autour des impérialismes français et anglais, avec l'attaque antisoviétique), les positions les plus cyniquement social-fascistes, impérialistes, chauvines et contre-révolutionnaires.

La trahison aussi a sa logique!

C'est pourquoi ces propositions devaient être adoptées — par 291 voix contre 18 et 5 abstentions — contre les propositions de manœuvres de « gauche » qui risquaient de faire apparaître trop nettement cette vérité : « La IIᵉ Internationale n'existe plus en tant qu'organisation internationale ».

Nos finances

Avant de partir inspecter les fortifications de l'Est, M. Daladier a fait les déclarations suivantes au Petit Parisien :

— Vous me demandez où en est le projet de redressement financier. Nous y travaillons, mes collègues et moi, dans le calme et le silence. « L'équilibre résistant du budget, disait Jaurès, est la condition absolue de l'activité économique du pays, de la sécurité politique et du progrès social ». Il disait encore que « l'équilibre du budget est le patrimoine commun de toutes les classes ». Lorsque les chiffres seront arrêtés, et le plan établi définitivement par le gouvernement, nous demanderons au Parlement de prendre avec nous ses responsabilités selon la loi des régimes démocratiques. Nous donnerons à l'Europe et au monde l'exemple d'un grand peuple qui, dans la liberté, par les méthodes de la liberté, assure lui-même son salut.

Je sais bien que l'on s'efforce de propager la légende que les partis de démocratie sont incapables de résister à la démagogie. Il me suffit de rappeler que depuis 1926 la présente législature